

AVIS.

Nous prions nos abonnés de la campagne et de la ville de nous faire parvenir immédiatement les sommes qu'ils nous doivent. Un Collecteur passera chez les abonnés de Québec.

LA LIBERTÉ.

La liberté est un sentiment, qui semble unie chez l'homme, il est inhérent à sa nature. Sans la liberté, l'homme ne croira jamais posséder le bonheur qui est l'objet constant de ses rêves et qu'il ne cesse de rechercher. En effet quel bonheur peut éprouver le malheureux esclave, celui qui passe des années entre les quatre murs d'une froide prison, ou celui qui gémit sous les chaînes de la tyrannie. Jamais l'homme, fût-il né esclave, ne peut se faire à son état, et il soupirera toujours après le jour où il pourra conquérir la liberté. Nous parlons d'une juste liberté, bien entendu, car il est des hommes qui ont abusé de ce mot et qui en abuse encore. Il en est qui veulent jouir d'une liberté sans limites, de cette liberté qui dégénère en licence, qui permet de faire le mal impunément.

Si la liberté a produit de grandes actions, si elle a fait éclorre l'héroïsme, là où il n'était pas soupçonné, elle a aussi donné lieu à des actes honteux de brigandage. L'histoire est pleine de faits éclatants exécutés pour la conquête de la liberté; on a vu des peuples entiers, qui après avoir gémi quelque temps sous l'oppression, se sont levés tout à coup comme un seul homme, guidés par des hommes transformés en héros; et alors les tyrans ont tremblé et se sont enfui, et à force de luttres contre la tyrannie, elle a presque disparu de la terre. Mais on a vu quelquefois une autre tyrannie se remplacer sous le nom de liberté: N'est-ce pas au nom de la liberté que la France a été déchirée par les plus terribles des révolutions. La tourmente de 89 commença sous les auspices les plus beaux; des hommes honnêtes, voulant faire disparaître certains abus qui n'allaient plus avec le degré de civilisation auquel le monde était alors parvenu, inaugurèrent une ère de progrès par des moyens honnêtes et légitimes. Mais comme nulle innovation ne peut se faire sans quelque bruit, il fallait bien remuer l'opinion publique, il fallait que le peuple prit lui-même l'initiative et demandât au gouvernement l'abolition des abus qui pesaient sur lui. Une fois lancé dans cette voie périlleuse, le peuple fut exigeant, et poussé par de jeunes têtes qui voulaient s'en faire un mérite, on sait ce qui en advint: Les hommes d'ordre effrayés de ce mouvement, dont ils avaient été les promoteurs involontaires, voulurent s'arrêter et arrêter ce mouvement dangereux, mais le torrent les emporta et ils périrent victimes de leur dévouement au peuple. Il arriva un temps où la liberté

devint la pire des tyrannies, ou ceux qui osaient professer des principes d'ordre et de justice périssaient sur l'échafaud. Notre pays nous offre aussi de beaux exemples, qui ont pris leurs sources dans l'amour de la liberté. Le Canada compte de nombreux et glorieux martyrs qui ont sacrifié leur vie pour obtenir justice des oppresseurs de leurs concitoyens, mais ici aussi la liberté a eu ses excès; il est si rare que l'on tienne un juste milieu, et il y a toujours eu des hommes, comme il y en a encore aujourd'hui, qui ne cherchent qu'à pousser vers les extrêmes.

Après tous les désordres et les brigandages qui ont été commis au nom de la liberté, il y a encore des hommes qui méprisent les gouvernements qui conservent quelques formes monarchiques. Ainsi nous avons été quelque peu étonné en lisant un article sur la guerre, qui a paru dans le *National* de mardi dernier. Cette feuille, dont on connaît le rédacteur, prend de là occasion de vanter le gouvernement de l'Angleterre au détriment de celui de la France, et ne dissimule pas ses préférences pour le premier, dans le cas où elle aurait à choisir entre les deux. Nous sommes bien loin de nier les libertés que l'Angleterre accorde à ses sujets, loin de nous cette pensée, ce serait nier l'existence du soleil! Mais tout en reconnaissant la liberté dont nous jouissons, nous n'irons pas jusqu'à mépriser un gouvernement où règne l'ordre le plus parfait et qui n'est sévère que pour ceux qui veulent fomenter les désordres. Tous les français qui ont quelque chose à perdre dans les révolutions, bénissent aujourd'hui le gouvernement de Napoléon, parce qu'il maintient la tranquillité, et aujourd'hui la France est au premier rang des puissances européennes. En France, en ce moment, les révolutionnaires sont très mal vus, parce qu'on les a vus à l'œuvre, et les bons citoyens les méprisent.

Le *National* pouvait se dispenser de nous parler des libertés dont nous jouissons en ce pays, personne ne l'ignorait. Bien plus on est porté à penser que nous avons trop de liberté, parce qu'ici les hommes publics font ce qu'ils veulent. Un député, par exemple, peut se faire élire dans un comté quelconque, et au lieu de protéger les intérêts de ses constituants, s'adonner à ses propres satisfactions, et donner à Bachelus tout le temps qu'il doit au peuple, et de plus recevoir l'allocation accordée à ceux qui ont suivi toutes les séances d'une session de la chambre. Quand un homme peut faire impunément de telles choses, à la face de ses concitoyens, n'a-t-on pas sujet de dire que la liberté est un mal pour les méchants. Si ce député avait été en France, on l'aurait peut-être forcé à faire son devoir.

OU L'ON VOIT QUE LES REDACTEURS DU NATIONAL ET DE L'OBSERVATEUR PERDENT LA TRAMONTANE, ET BEAUCOUP D'AUTRES CHOSES MIROBOLANTES.

Nos lecteurs savent probablement que l'*Observateur* a fait, à sa manière, un compte-rendu de l'enquête subie à Toronto par M. Gauvreau. Mais ils sont trop honnêtes pour oser croire que M. Louis-Michel, ou plutôt son cher ami, le grand consommateur d'opium, n'a publié que les réponses de M. Patry, tout en omettant ses nombreuses contradictions! Selon lui, il n'y avait que MM. Dubord et Patry, d'homnêtes à Toronto; tous les autres sont de viles canailles, des scélérats, puisqu'ils ont donné gain de cause à M. Gauvreau. Or, voyons, par les contradictions de M. Patry lui-même, si ce monsieur est aussi digne de foi qu'on veut le faire croire, ou si les nombreuses épithètes dont l'*Observateur* et le *National* savent seuls faire l'emploi, ne conviendraient pas mieux aux adversaires de M. Gauvreau qu'à lui-même.

Nous avons en main le *Troisième Rapport du Comité Spécial des Comptes publics*, et nous allons nous en servir pour prouver, en peu de mots, la mauvaise foi infamante de ces crânes sans vergogne, de ces gens qui ne font que crier au vol et au scandale, afin de détourner les regards du public de dessus leurs vagabondages!

Nous allons choisir au hasard, car nous n'avons pas assez d'espace pour entrer dans tous les détails:

Réponse de M. Patry à la Q. 124:

"C'est le 21 Octobre que presque tous les hommes sont partis. Il n'en est resté que trois pour hiverner avec moi."

Rép. de M. Gauvreau à la Q. 139:

"Si M. Patry a dit cela, c'est par erreur ou autrement. Cela n'est pas correct. Car en référant à la liste No 2 fournie par M. Patry, on voit un pareil nombre à la liste que j'ai fournie, à l'exception d'un homme qui a été omis par M. Patry. Cette personne omise par M. Patry est le nommé Welch, pilote. Et je prendrais une lettre de M. Patry pour prouver mon avancé."

Savez-vous, lecteur, comment M. Patry a pu jurer que trois hommes seulement ont hiverné à Belle-Isle, en 1855 et 1856, tandis qu'il y en avait vingt? Le voici: Dans le même temps que les hommes étaient congédiés de Belle-Isle, il y en arrivait dix-sept de Québec; avec les trois qui restaient, ça formait justement le compte de vingt! Voilà comme M. Patry s'y prenait pour jurer la vérité!!!

Rép. de M. Patry à la Q. 129:

"..... Tant qu'au cheval, une piastre par jour payait bien les dépenses, vu que le cheval était conduit et soigné par un des hommes."